

# Le Londres intime de

**RENCONTRE** Le plus cosmopolite des Vaudois consacre un délicieux ouvrage à la capitale britannique, une fausse laide parfois belle à pleurer.

LONDRES: MICHEL AUDÉTAT

**S**elon nos sources, il semblerait que majorité des Anglais considère la canicule comme un produit d'importation tout à fait indésirable. En ce mois de juillet, alors qu'une chaleur tropicale transforme Londres en étuve, Fernand Auberjonois peut vérifier dans la débandade générale le bien-fondé de ses observations: *«L'arsenal vestimentaire du gentleman est pauvre en costumes légers. Du fond des armoires sortent des lustrines et des cotonnades. Des messieurs en col dur montent péniblement les degrés des escaliers de leur club, coiffés de panamas défraîchis. Le clergé essaie de se mettre au frais sans pour autant quitter le "dog collar", le collier de chien qui le distingue du commun des mortels. Ils ressemblent à des tortues sorties de leur carapace. Les grenadiers de la reine portent le bonnet à poil. La Garde sue mais ne se rend pas.»*

L'intelligence finaude de ces lignes, leur drôlerie qui dénote un œil et une plume parfaitement entraînés, on les retrouve tout au long de ce texte arrivant comme une délicieuse surprise au creux de l'été.

«Londres intime» est un livre doux comme un air de vacances. C'est une chronique qui musarde entre les souvenirs et le présent, flâne dans les jardins publics, saute d'un bond par-dessus la Tamise, s'en va consulter le clochard au coin de la rue ou les pages que le «Times» réserve aux doléances de ses lecteurs, mais ne s'arrête au numéro 10 de Downing Street que le temps d'une visite au chat de la maison qui, soit dit en passant, n'a pas meilleure réputation que John Major. A chaque alinéa flotte comme une vapeur de thé la même question décidément entêtante: comment peut-on être Londonien?

Fils du peintre vaudois René Auberjonois, Fernand habite depuis une quarantaine d'années la capitale britannique qui, entre-temps, a perdu sa morgue impériale, son smog et ses nurses à l'ancienne (les «nannies», désormais remplacées par des «jeunes filles au pair venues de l'étranger et auxquelles les tout petits apprennent l'anglais ordurier de la télévision»). Londres aura été pendant tout ce temps la base arrière de ce voyageur ayant trouvé dans le journalisme un moyen de garantir son goût de la liberté. Dans son précédent livre, «L'air d'ailleurs» (Editions Métropolis, 1994), Fernand Auberjonois a ra-

conté ses rendez-vous professionnels avec l'Histoire, à Berlin, Alger, Prague, Tel-Aviv, New York ou Pékin. A chacun de ses retours, il a retrouvé Londres telle «une vieille maîtresse qui ménage des surprises». Entre elle et lui, il y aurait comme une manière douce et sans chichis de vivre à la colle.

## COMMENÇONS PAR UNE VISITE AU CLUB

C'est muni de son livre pour nous servir de guide que nous sommes parti à Londres. Nous y avons retrouvé Fernand Auberjonois qui est un jeune homme de 84 ans, élégant, vif, l'œil malicieux, toujours sur le qui-vive. Il a décidé que notre promenade débiterait de manière toute britannique par une visite au club dont il est membre depuis vingt-cinq ans. Le seul, tient-il à préciser, qui admette les femmes. Il n'empêche: une fois poussée la porte du vénérable palais de Pall Mall, on a vite fait d'oublier cette audace réformiste du Reform Club. A Londres, écrivait Violet Trefusis, rien n'est fait pour les femmes, pas même les hommes.

On pourrait croire ici que les pendules continuent de marquer l'heure d'un autre temps. Dans l'atmosphère feutrée de ces salons où ne manque que la présence de Phileas Fogg, une société secrète vit selon les codes très stricts de l'«English way of life». L'humour de Fernand Auberjonois, abritant une sagesse soucieuse de ne pas en imposer, y trouve les motifs d'un étonnement constant. *«Les œufs en gelée, lit-on dans le cahier des charges, autrefois toujours deux œufs par portion, ne sont plus à présent qu'un seul œuf mais continuent de figurer au pluriel sur nos menus. Please corrigez la grammaire... ou alors le chef de cuisine... Merci.»* C'est du même geste que l'Angleterre produit l'excentrique et le législateur. Il aura fallu attendre le début de cette année pour que soit abrogée la loi obligeant les Londoniens à attendre leur autobus en colonnes par deux.

Fernand Auberjonois est depuis longtemps familier de ce quartier de Saint James qu'il avait déjà bien connu durant la dernière guerre. En 1944, c'est en officier d'état-major qu'il est arrivé là, requis par les préparatifs de l'opération «Over-

## Les tuniques rouges de Chelsea

Le Royal Hospital de Chelsea offre un des spectacles les plus surprenants de la vie londonienne. Dans un magnifique ensemble d'architecture classique vivent quatre cents pensionnés de la Couronne à qui l'on fournit argent de poche, bière, tabac et uniforme du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est un des lieux de promenade favoris de Fernand Auberjonois. Lorsqu'il discute avec ces anciens soldats en tunique rouge, il se sent rajeunir: «J'ai fait les mêmes campagnes que ces types, mais dans une autre armée. Si je les avais faites avec eux, je connaîtrais peut-être moi aussi cette vie militaire au ralenti.» Derrière les bâtiments de pierre et de brique, des jardins descendent en pente douce vers la Tamise. Au loin, on distingue les quatre minarets de la centrale électrique qui illustrait la pochette d'«Animals», un disque de Pink Floyd.



ROYAL HOSPITAL. Rencontre d'un pensionnaire en tunique du XVIII<sup>e</sup> siècle